

# João Bernardo : Introduction à *Labirintos do fascismo* (Labyrinthes du fascisme)

## *Une carte du labyrinthe*

Ce travail interminable restera aussi inachevé que les trois versions précédentes. L'ampleur du sujet n'entre pas en ligne de compte puisqu'il existe d'autres thèmes encore plus vastes à explorer. De toute façon, grâce à sa fonction, ou, du moins, en vertu de son privilège, l'historien a parfaitement le droit de couper là où il veut et d'emprunter le chemin le plus court s'il le juge meilleur. Malgré tant d'années de labeur, ma recherche n'aura pas de fin, mais pour d'autres raisons.

Tout d'abord, je n'avais nullement l'intention de rédiger une histoire descriptive du fascisme ni de compiler les événements qui ont marqué les différents régimes fascistes. Dans ce domaine, les ouvrages ne manquent pas – pourquoi donc en ajouter un de plus ?

Je suppose que vous avez entendu parler des principaux faits que j'évoque ici et que, les noms de quelques-uns de ces nombreux personnages qui, entre les deux guerres mondiales, s'agitèrent et tentèrent de s'orienter au milieu de profondes convulsions sociales, ne sont pas d'obscurités épitaphes pour vous. Suis-je trop exigeant ? Lorsque j'ai commencé mon activité politique, les farces et les tragédies de ces personnages, leurs vilénies et leurs héroïsmes, leurs trahisons ou leurs martyres, leurs destins imprégnaient encore la mémoire collective des nombreuses personnes intéressées. Mais les préoccupations idéologiques ont changé de thème et le fil ténu des souvenirs a été coupé, les ensevelissant dans le silence. Non seulement les personnages ont disparu de la mémoire, mais aussi les mots, qui se sont banalisés et vidés ainsi de tout sens précis.

Comment savoir quels noms donner aux choses ou, plus difficile encore, quelles choses mettre sous les noms ? Après tout, dès la première ligne de cet ouvrage, vous avez compris qu'il ne s'agira pas d'une lecture facile, et que, pour explorer ce labyrinthe, vous devrez vous livrer à un exercice de décryptage.

Les descriptions ne m'occupent donc ici que comme une forme d'interprétation. D'ailleurs, plutôt qu'à des descriptions, vous aurez affaire à des voyages à travers les faits, car j'ai choisi des chemins plus sinueux que directs (comme quelqu'un qui erre dans les rues pour penser en marchant), et mon itinéraire inclut de nombreux textes, qui ne sont pas moins factuels. Ainsi, en se présentant comme un processus de réflexion, cette œuvre ne trouve pas de raison intrinsèque de se clore, tout comme la colonne de Kurt Schwitters<sup>1</sup>. Un lecteur attentif – s'il en existe encore qui lisent soigneusement plus de deux mille pages – se rendra peut-être compte que, entre la première édition, qui constitue la base et le squelette du livre, et cette version finale, j'ai inséré la trace d'autres réflexions, de nouvelles approches, la naissance de doutes. J'aurais pu facilement réviser le texte antérieur et rendre toutes ces modifications imperceptibles, mais j'ai préféré ne pas suivre cette voie. Un texte vit comme son auteur, et ses circonvolutions amplifient le labyrinthe.

J'ai construit cet ouvrage comme une mosaïque d'essais ou peut-être comme un *puzzle* auquel il manque des pièces, et où d'autres pièces semblent se répéter, mais ne se répètent pas. À première vue, la succession de variantes peut apparaître comme une série d'exercices de vérification de modèles théoriques, indispensables en histoire comparée. Ne disposant pas de

---

<sup>1</sup> Cette œuvre monumentale dans laquelle s'encadraient, dans de nombreuses cavités, les œuvres de Schwitters et celles de ses amis occupait plusieurs étages de sa maison. Elle fut détruite lors des bombardements de Hanovre en 1943, et reconstruite plus tard, cf. <https://sprengel.hannover-stadt.de/detail> (NdT).

laboratoires dans lesquels effectuer des expériences pour certifier des hypothèses, l'historien<sup>2</sup> doit se confronter à des ensembles factuels clairement définis. Je me livre aussi à cet exercice, mais je vais un peu plus loin : en passant d'une variante à l'autre, je déplace un peu la perspective, ou bien j'ajuste la focale et je modifie les rythmes. L'histoire comparée se confond ici avec la multiplication des chemins. Un labyrinthe exclut toute progression linéaire et exige des digressions, j'ai dû parfois revenir au même endroit pour le voir sous un jour nouveau. Pour simplifier, si je change l'angle de vision pour chaque pièce de la mosaïque, alors la structure de l'œuvre s'apparente à l'art cubiste.

À une époque où il est peu probable que nous puissions découvrir de nouvelles facettes du fascisme et où la consultation des archives se limite à l'accumulation de détails, ce travail se justifie dans la mesure où il propose une perspective d'analyse différente ou, du moins, dans la mesure où il jette d'autres regards à partir d'une perspective peu commune. De nouveaux doutes et de nouvelles questions pourront ainsi émerger de manière fondée, et des champs à éclaircir s'ouvriront. En me souvenant de vieilles expériences et en suivant le fil de nombreuses années de lecture, je souhaite aligner des réflexions franchement opposées à certains lieux communs qui, à force d'être répétés, se présentent comme des évidences. Ce livre ne vous offre donc pas une histoire du fascisme, mais il présente, dans un cadre historique, des problèmes que le fascisme a pleinement révélés en tant que tels et qui restent non résolus aujourd'hui. Cette démarche explique aussi pourquoi cet ouvrage ne peut avoir de fin.

L'histoire du fascisme ne peut s'achever parce que le fascisme est une réalité suspendue. Même s'il a été détruit sur le plan militaire, ses dimensions politiques et idéologiques ne se sont pas épuisées. Quand nous analysons une époque définitivement morte, que nous reste-t-il sinon de la pitié ? Une réflexion minutieuse sur les troubles qui ont bouleversé des sociétés défuntes ne peut nous inspirer qu'une ironie compatissante. Mais nous ne pouvons analyser notre époque sans y intervenir. Et puisque cette intervention est motivée par le simple fait de vivre ici et maintenant, notre analyse devient elle-même une intrusion. Les labyrinthes du fascisme ne se réduisent pas aux méandres qui l'ont vaincu ; ils englobent aussi les méandres dans lesquels le fascisme a emprisonné tant de ceux qui avaient commencé par être ses ennemis. Lorsque vous aurez atteint les dernières lignes de cet ouvrage, vous aurez traversé le labyrinthe, mais, en trouvant la porte de sortie, vous découvrirez aussi la porte d'entrée. En ce sens, ce labyrinthe est une toile d'araignée.

L'histoire ne cherche pas fondamentalement à comprendre le passé. Le présent doit nous intéresser, parce que notre pratique ne s'occupe que du présent. Nous sommes troublés parce que seul le futur éclairera le sens de nos actes présents ; nous implorons l'histoire de dissiper le brouillard, parce que, dans le présent où nous vivons, nous sommes l'avenir indubitable du passé que nous étudions. En clair, le présent n'existe pas, il conjugue, de façon épisodique, un passé qui s'éternise et un futur qui s'annonce. Quelle pesante ironie pour les animaux rationnels que nous prétendons être : nous sommes condamnés à construire notre monde à l'aveuglette, parce que seuls les développements ultérieurs éclaireront les contradictions présentes ! Nous connaissons notre pratique, sans doute, mais seulement après l'avoir mise en place, et peut-être sommes-nous aujourd'hui, sans le savoir, à l'origine de paradoxes tout aussi macabres que ceux qui marquèrent l'entre-deux-guerres.

Le fascisme a occupé le point névralgique des contradictions internes des classes dominantes et, en même temps, des contradictions du mouvement ouvrier. Il ne possède pas de généalogie propre et exclusive, contrairement au conservatisme, au libéralisme ou au socialisme, mais il s'est formé à l'intersection de ces trois grands courants politiques. Nous ne pouvons étudier le fascisme sans regarder de côté et suivre des chemins en diagonale, puisque le labyrinthe a

---

<sup>2</sup> Cf. aussi João Bernardo : «Propositions pour une méthodologie de l'histoire» <https://nnpf.eu/spip.php?article893> (NdT).

commencé par être un carrefour.

Le fascisme s'est également situé de manière très contradictoire sur les différents plans auxquels on se réfère habituellement lorsqu'on analyse les comportements politiques dans la société moderne. Les fascistes ont agi politiquement dans la sphère économique ; ils ont prétendu faire de la politique comme s'il s'agissait d'un art ; ils ont défendu l'idée que l'art avait une inspiration strictement politique ; ils ont relégué la philosophie dans le monde de l'action ; et ils ont réduit l'action à la volonté de l'esprit.

J'ai commencé à étudier le fascisme, parce que je voulais clarifier, dans cet amas de contradictions, les ambiguïtés les plus intimes du capitalisme, celles qui ont produit les effets les plus tragiques. J'ai donc décidé d'aborder le fascisme non pas de l'extérieur, en partant du champ clair de mes certitudes, mais de l'intérieur, à partir des carrefours sociaux et politiques où il s'est engendré et dans les voies paradoxales, voire délirantes, où il a concrétisé son idéologie. Et j'ai vérifié qu'il est très difficile de relier les conséquences du fascisme, vues *a posteriori*, au contexte dans lequel il a émergé et s'est développé, lorsqu'il est seulement connu *a priori*. Cette désarticulation dans la structure des causes et des effets représente pour moi le grand mystère du fascisme, et elle jette une ombre sur le fascisme postfasciste.

La question s'avère d'autant plus complexe qu'elle est plus générale. Dans tout cadre bien circonscrit de déterminations, il existe un nombre illimité de formes de réalisation possibles, et l'un des plus grands obstacles qui a empêché l'histoire d'accéder au statut de science réside dans cette dissociation entre un déterminant et ses modes de réalisation. Si, avec Leibniz, nous admettons que le possible a droit à l'existence et qu'il est donc déjà une réalité, il nous faudra expliquer pourquoi, à chaque fois, une seule possibilité – parmi toutes les autres – s'est réalisée comme réelle. Une histoire du *oui* devra être complétée par une histoire du *non*. Par conséquent, dans cet ouvrage je me suis attaché autant à expliquer pourquoi certains chemins ont atteint leur but qu'à éclairer pour quelle raison des impasses sont apparues. Ai-je réussi ? Ou les obstacles insurmontables sont-ils restés et ont-ils ajouté des pièces au labyrinthe ?

En définitive, le contenu de cet ouvrage vous semblera peut-être étrange. Peut-être ne s'agit-il pas du fascisme que vous croyez connaître et il est très possible que d'autres forces politiques émergent de manière tout aussi inhabituelle. Mais je n'écris pas pour votre confort, ni pour le mien. Bien sûr, si nous mettions de côté tout ce qui nous dérange, nous pourrions dormir sur nos deux oreilles et présenter les paysages de nos prédilections comme immaculés. Mais quand nous additionnons les contre-sens, les paradoxes, les impasses, nous arrivons à un point où il nous est impossible de continuer à utiliser des modèles explicatifs qui laissent les fondamentaux inexplicables. Nous orienter dans le labyrinthe implique une archéologie de la connaissance, la découverte d'anciens passages cachés, de portes recouvertes par des murs, de cachettes, de grands escaliers et de couloirs dont l'accès était tenu secret. Soyons prosaïques – tout a une expression typographique. Cette archéologie du savoir m'a incité à regarder vers le bas des pages, vers les notes, mais aussi entre les lignes ; j'ai tenté de mettre en évidence ce qui est affirmé dans le corps du texte et oublié dans les conclusions. En matière d'idéologie, le silence fait partie du discours – pour les partisans d'une vision critique, il en constitue même la composante fondamentale – donc plus on définit précisément l'emplacement du silence, plus il sera frappant et plus il sera noyé sous une pléthore de mots. Tout comme, dans l'archéologie des objets matériels, des accumulations de terre peuvent indiquer qu'elles recouvrent des trésors cachés.

Pour l'historien, découvrir ne consiste pas simplement à signaler des faits, mais à déchirer les couches du discours prononcé sur les faits. Les faits sont là où ils ont toujours été, leurs effets sont ancrés en chacun de nous, que nous connaissions ou pas leur existence ou leurs processus. Ce sont donc des faits. Mais, bien qu'elle soit la plus trompeuse des formes idéologiques, on ne tisse pas l'histoire avec de simples faits, parce qu'elle occulte sa prose derrière un masque empirique. Je ne serai pas avare en citations, notamment d'auteurs de

l'époque, parce ce qu'elles sont aussi des faits. S'orienter dans l'histoire, c'est passer, à travers les mots, au-delà d'autres mots. Et nous découvrons alors que beaucoup de ce qui a été affirmé est destiné à taire ce que l'on ne veut pas dire, avec un tel degré de systématisme que, selon une stricte logique, nous devrions affirmer que, en ces matières, la seule et vraie chose dite est le non-dit. Que peuvent être, dans le cas du fascisme, les silences de l'historiographie?

Ce qui était proprement fasciste dans la politique du fascisme n'était pas la création de faits, mais l'émission de discours sur les faits. Le fascisme a toujours été un exercice de *travestissement* dans une esthétique du *trompe-l'œil*. Comment donc sortir du labyrinthe si, après avoir déchiré les discours de l'histoire et dévoilé leurs perversités, nous arrivons, comme destination ultime, à un simple discours, et le plus pervers de tous, celui qui a eu pour raison d'être exclusive de déguiser les faits au cours d'une cérémonie qui fait grand usage de masques ?

Et j'ajoute à mon analyse les contradictions sociales, politiques et esthétiques de ces années de l'entre-deux-guerres. Par conséquent, au lieu de résoudre les problèmes, je les déroule en exposant des doutes encore plus grands, dans un travail qui ne s'achèvera jamais. Comme quelqu'un qui, enfermé dans une maison, chercherait la sortie vers la rue, le jardin, le soleil, mais qui, à chaque porte qu'il ouvrirait, entrerait seulement dans de nouvelles pièces, de nouvelles chambres, avec d'autres portes, qui mèneraient uniquement à d'autres pièces, à d'autres chambres. Nous avons manifestement affaire à un cauchemar. Si «le sommeil de la raison engendre des monstres», ne nous étonnons pas de vivre un cauchemar interminable lorsque nous pénétrons dans la déraison des autres.

Peut-être, le labyrinthe est-il, après tout, le seul mode d'existence réel de l'irrationalisme fasciste : nous pouvons le détruire matériellement mais nous ne réussissons pas à le disséquer intellectuellement. Si le secret de l'irrationalisme consiste à convoquer l'action pour introduire la cohérence qui manque sur le plan rationnel, seule une action opposée pourra liquider un tel artifice. Mais cette confrontation entre les actions se déroule encore sur un plan extérieur à la raison, elle renforce donc l'irrationalisme. Et si cette hypothèse s'avère juste, ce n'est pas un des moindres pièges que nous tend ce labyrinthe.

## João Bernardo

\*\*\*

La quatrième édition de *Labirintos do fascismo* parue en 2022 est disponible aux Éditions Hedra (Brésil) en 6 volumes, en version papier, mais aussi en ebook, et est disponible en portugais sur le Net.

### PRESENTATION DES 6 VOLUMES PAR L'ÉDITEUR

1. «**La toile des fascismes**» (*Teia dos fascismos*) se concentre sur l'effort théorique visant à définir le fascisme comme une «révolte dans l'ordre», au moment où la classe ouvrière – incapable de réaliser son intérêt pour l'auto-organisation –, est mobilisée par un mouvement insurrectionnel conservateur qui, paradoxalement, renforce l'ordre capitaliste et le rétablit à nouveau. Le livre est divisé en cinq parties consacrées à la discussion théorique sur la définition des concepts, des formes et des variantes, des conditions historiques et des analyses critiques traditionnelles.

2. «**Une politique sans économie ?**» (*Uma política sin economia ?*) traite principalement des relations du fascisme avec le capitalisme, entre l'économie dirigée et le libéralisme. Selon l'auteur, le fascisme n'est apparu que dans des situations d'impasse économique. Dans cette

période de l'entre-deux-guerres, qui a vu la montée des gestionnaires administratifs et techniques (classe sociale spécifique, indépendante de la bourgeoisie et du prolétariat), les régimes fascistes ont tendu vers un métacapitalisme.

3. «**Entre le national et le social**» (*Entre o nacional e o social*) propose une nécessaire autocritique des mouvements sociaux de gauche, sans échapper à l'inconfortable constat d'un partage des cadres idéologiques et organisationnels entre certains courants du fascisme et des secteurs du mouvement révolutionnaire. Selon l'auteur, le fascisme se développe en se nourrissant de la désintégration des masses laborieuses.

4. «**Du racisme démocratique au racisme fasciste**» (*Do racismo democratico ao racismo fascista*) traite de la dimension raciale du fascisme, du racisme progressiste ou démocratique de l'Allemagne du XVIII<sup>e</sup> siècle au «racisme conservateur» qui culminera dans le fascisme. En analysant la continuité entre l'eugénisme dans les démocraties et le racisme national-socialiste, l'auteur soutient que le racisme fasciste combine le racisme romantique – identifié dans le romantisme du poète et philosophe Herder comme une voie vers l'unification nationale –, et un certain racisme scientifique, présent, par exemple, dans l'œuvre de Charles Darwin.

5 «**Le fascisme comme art**» (*Fascismo como arte*), développe l'idée du fascisme comme la plus ambiguë des formes politiques et, en ce sens, comme la plus artistique d'entre elles. Et puisqu'il s'affirme comme une révolte paradoxale dans l'ordre établi, le fascisme a recours, plus que toute autre forme politique, à l'art pour masquer, idéologiquement, l'oppression renouvelée qu'il promeut.

6. Dans «**Les métamorphoses du fascisme**» (*Metamorfoses do fascismo*), le dernier volume des «*Labyrinthes du fascisme*», l'auteur décortique les métamorphoses fascistes, leurs expressions tiers-mondistes et leur déploiement dans les éléments culturels du présent, en présentant une analyse critique des contradictions qui traversent, par exemple, l'écologisme et l'identitarisme.